naît le véritable moyen de gagner l'amitié des sauvages, et de bien connaître un pays, où il s'agissait d'établir un commerce utile à la France, et la religion chrétienne parmi un grand nombre de tribus payennes; mais il s'exposait beaucoup, et ne faisait pas réflexion que cette facilité à condescendre à toutes les volontés de ces barbares, n'était nullement propre à lui concilier le respect que demandait le caractère dont il était revêtu. Il y avait d'ailleurs quelque chose de mieux à faire pour lui, que de courir ainsi en chevalier errant par les lacs et les forêts, avec des sauvages qui souvent ne gardaient pas même à son égard les bienséances, et dont il n'était nullement en état de se faire craindre. Il aurait pu aisément envoyer à sa place quelque Français, capable de bien observer toutes choses, tandis que sa présence à Québec aurait beaucoup plus avancé son établissement, et lui aurait donné une solidité, qu'il se repentit trop tard de ne lui avoir pas procurée.

Il y eut plus; se voyant obligé de faire un voyage à Québec, il pria les sauvages de différer leur départ jusqu'à son retour, qui devait être prompt: mais ceux-ci, oubliant la parole qu'ils lui avaient donnée de ne pas partir sans lui, se lassèrent bientôt de l'attendre, et s'embarquèrent avec quelques Français qui étaient restés à Montréal, et le P. JOSEPH LE CARON, récollet. Ce religieux avait voulu profiter de cette occasion pour s'instruire de la façon de vivre des sauvages et apprendre plus promptement leur langue, en se mettant dans la nécessité de la parler.

Les alliés n'ayant pas daigné attendre le retour de M. de Champlain, malgré leur promesse, il semble qu'il pouvait à son tour se tenir quitte de son engagement; c'était même le meilleur parti à prendre pour ne pas perdre l'estime, ou même s'attirer le mépris de ces barbares: car en courant après les Hurons, le moins qu'il pût arriver, c'était de leur faire croire qu'il avait plus de besoin d'eux qu'ils n'en avaient de lui. Quoiqu'il en soit, il s'embarqua avec deux Français et dix sauvages, qu'il rencontra, en arrivant à Montréal; mais quelque diligence qu'il fit, il ne put joindre les Hurons que dans leurs villages. Il les trouva qui formaient un grand parti de guerre; ils lui en offrirent le commandement, et il l'accepta d'autant plus volontiers qu'il se trouvait à la tête de douze Français. On ne différa point à marcher aux ennemis, qui s'étaient retranchés de manière qu'il n'était pas facile de les approcher. Outre qu'ils occupaient une espèce de fort assez bien construit, ils en avaient embarrasé les avenues par de grands abattis d'arbres, et ils y avaient élevé tout autour des galeries, d'où ils pouvaient tirer de haut en bas, sans se découvrir. Aussi la première attaque réussit-elle si mal, qu'on ne jugea pas à-propos d'ententer une seconde. On essaya de mettre le feu aux abattis, dans l'espérance qu'il gagnerait le fort, mais les assiégés y avaient pourvu, en faisant de grandes provisions d'eau. On dressa ensuite une machine plus haute que les galeries, et sur laquelle on plaça